

RESET

1 – Les enfants du chaos



R.SEGARD

Ce roman est une œuvre de pure fiction sortie tout droit de l'imagination de son auteur. En conséquence toute ressemblance avec des personnages ou des événements passés ou présents ne serait que purement fortuite et le fruit d'un hasard malencontreux.

« Ceux qui ont pris tout le plat dans leur assiette, laissant les assiettes des autres vides, et qui ayant tout disent avec une bonne figure « Nous qui avons tout, nous sommes pour la paix ! », je sais ce que je dois leur crier à ceux-là : les premiers violents, les provocateurs, c'est vous !

Quand le soir, dans vos belles maisons, vous allez embrasser vos petits-enfants, avec votre bonne conscience, vous avez probablement plus de sang sur vos mains d'inconscients, au regard de Dieu, que n'en aura jamais le désespéré qui a pris les armes pour essayer de sortir de son désespoir.

Abbé Pierre, prêtre catholique Français, (1912-2007).

Perdre la tête

La tête fut tranchée d'un coup unique. Idem à une guillotine parfaitement aiguisée. Avec toutefois une différence de taille (si j'ose dire), c'est qu'ici la victime ne s'était pas trouvée maintenue dans un carcan dans l'attente d'un sort largement prévisible mais plutôt ahurie et hagarde au moment où la lame avait pénétré ses chairs à la base du cou.

A peine quelques heures plus tard, on pouvait lire sur les réseaux sociaux, parmi les milliers de commentaires narquois et goguenards : « Une correction hautement méritée et tranchante pour l'ensemble de son œuvre de destruction massive ». Ce qui avait eu pour conséquence immédiate de provoquer le courroux, dans tous les médias, des bien-pensants et autres complices du système. Diable, il fallait pourchasser en tous lieux ces immondes anarchistes ! Hurlèrent-ils, de rage, à la face de cette populace prolétarienne qui n'avait absolument rien compris au fait que cet homme n'était en permanence guidé que par la volonté d'engendrer, y compris contre leur gré, le bonheur des Français à l'exception notable de plusieurs millions d'entre eux, n'étant « rien » à ses yeux et qu'il convenait au contraire « d'emmerder » au maximum. Certains en avaient ri à gorge déployée. Sans doute une forme d'hommage ou de communion diraient quelques-uns, à celui dont les chairs au niveau des cervicales s'étaient effectivement déployées pour faciliter le passage de l'acier forgé et de son sillon mortel.

La tête demeura un court instant dans un équilibre précaire, semblant hésiter face aux lois de la gravité qui lui imposeraient inéluctablement de rouler avant de s'écraser au pied des marches du perron ou bien, par un miracle inattendu, allait se comporter telle une ventouse sur la pierre lisse et désormais gluante d'un sang poisseux.

Ce qui étonna le plus l'assistance fut d'observer que l'intéressé gardait les yeux grands ouverts. Le regard frappé d'une forme de stupeur laissant supposer que la victime cherchait à comprendre ce qui avait bien pu lui arriver aussi brutalement. Son côté intellectuel sans aucun doute, jusqu'à son dernier souffle. Tenter d'analyser les événements dans leurs moindres détails afin de mieux les utiliser en y apportant une réponse calquée sur son éprouvé référentiel de parfait manipulateur. L'histoire finalement de toute son existence. Sauf que, bien entendu, à moins de défier les lois de la science, il n'aurait désormais plus l'opportunité de se pavaner en proférant des contre-vérités tout en jouant le jeune coq si friand de son rôle de donneur de leçons. Encore quelques courtes secondes et il serait bientôt en échec et mat. Il n'avait vraiment pas prévu le coup imparable que l'on venait de lui jouer. Ce qui fut certainement sa dernière pensée ainsi que son plus grand regret. Celui de finir sa carrière sur une défaite alors qu'il avait été programmé depuis des lustres pour gagner.

Sous le regard médusé d'une trentaine de témoins directs ainsi que du Président de Madagascar, la main encore tendue en direction de son homologue Français dans l'attente de la photo de la poignée de main officielle, le crâne commença à basculer. L'effet ventouse n'avait visiblement pas fonctionné ou du moins dans un laps de temps très bref. Trop certainement pour que les personnes puissent s'habituer au spectacle macabre. Un mort par définition ne bougeait plus, demeurait inerte mais là, tandis que le corps décapité s'effondrait lamentablement sur le sol par l'application des lois de la pesanteur, la tête quant à elle, se mit à entamer un mouvement. Tout d'abord assez lent, presque imperceptible avant de gagner en vitesse dans une impulsion de balancier. Elle aurait pu basculer sur l'arrière du crâne avant de s'immobiliser mais comme mue par une vie propre, elle décida d'entamer sa dégringolade des sept marches du perron de l'Élysée. Dans une descente inverse du processus initiatique maçonnique. Afin de gagner les enfers où elle savait être sa place.

Contrairement à ce que certains purent imaginer de prime abord, la masse de chairs produisit un effet caoutchouc qui en étonna plus d'un. Elle s'écrasait après la chute de chaque marche avant de générer un rebond presque digne d'un ballon de football ou de rugby, la conduisant jusqu'à sa trajectoire inférieure suivante, perdant toutefois une partie de sa cinétique au fur et à mesure de sa chute. Ainsi que quelques projections sanguines qui vinrent éclabousser les marches dans un rayon de plus d'un mètre. Avant son immobilisation finale sur le sol qui déclencha quelques rires nerveux ou parfois psychotiques. Il est vrai que la position n'était pas vraiment banale. Le crâne était retourné. Le cou au-dessus, dirigé vers le ciel, parfaitement en évidence, s'offrant ainsi à la vue de tous tandis que son opposé faisait office de support grâce à la masse des cheveux poissés d'hémoglobine qui en assurait l'équilibre.

Une femme dans l'assistance chancela, sous l'effet de ce spectacle macabre, avant de s'effondrer lourdement sur le sol sans que personne ne songe à se précipiter pour lui porter secours. Tous les regards étant braqués sur la victime et ses séparations corporelles. Plus particulièrement Sophie, une journaliste d'une trentaine d'années, missionnée par sa chaîne de télévision M6 afin de réaliser un 30 secondes sur cette visite protocolaire, sans grand intérêt, pour le JT de 20h00. Elle comprit immédiatement qu'elle détenait un scoop exceptionnel et pria aussitôt Dieu et tous ses saints, auxquels elle ne croyait pourtant pas, que son caméraman ait bien filmé l'intégralité de la scène. Un sourire de satisfaction se dessina rapidement sur ses lèvres en constatant que son cadreur lui adressait un pouce en l'air non équivoque. Sophie le remercia d'un chaleureux mouvement de paupières à défaut de pouvoir, volontiers, lui baiser les lèvres. Ce qu'elle ne manquerait pas de faire dès qu'elle en aurait l'occasion, l'intéressé étant l'un des dignes représentants des mâles alpha avec lesquels elle adorait sexuellement batifoler.

Elle imaginait aisément que les images filmées ne pourraient pas passer à une heure de grande écoute sur sa chaîne afin de ne pas heurter, selon la formule consacrée, la ménagère de plus de quarante ans. Néanmoins elle pourrait témoigner de sa vive et profonde émotion sur le plateau de télévision en qualité de témoin privilégié avec le bandeau « Exclusif » en surimpression sur l'écran. Et ainsi passer de l'ombre à la lumière en quelques minutes. Accessoirement mais utilement, étant donné qu'il ne fallait jamais oublier la dimension financière en toutes circonstances, Sophie fit plusieurs copies de la bande, à l'insu de son caméraman et futur amant d'un soir. Sachant que dans certains milieux gore underground qu'elle avait autrefois fréquentés, son film s'arracherait à prix d'or. Ce n'était tout de même pas tous les jours que l'on pouvait assister au spectacle de la décapitation d'un Président de la République. Qui plus est, Française. C'était sans conteste beaucoup plus excitant et jouissif que ces médiocres et finalement insignifiantes lacérations au cutter sur des adolescentes ou des filles de l'est pas toujours consentantes. Le nec plus ultra qui ravirait les habitués parmi lesquels on comptait nombre de stars et de politiques de tous bords en quête permanente de nouvelles sensations. Lorsqu'on a goûté à tous les interdits et les tabous, on finit fatalement par être blasé. N'étant que la nouveauté pour rompre cette veulerie perverse. Peu en important dès lors le coût, fut-il prohibitif. Et ce fut le cas.

Pourtant entraînés à parer à toutes éventualités les membres du service de sécurité de la présidence et de la protection des hautes personnalités n'esquissèrent pas le moindre geste durant le bref laps de temps s'étant écoulé entre le maniement imprévu et brusque de son sabre par le garde républicain et l'effondrement du corps concomitamment à la sinistre cabriole de la tête détachée brutalement de son support. Ils étaient pour cela beaucoup trop éloignés de l'action, bien qu'ils fussent à moins d'une dizaine de mètres du Président. Aucun d'entre eux n'avait imaginé le scénario d'une attaque

émanant de l'intérieur du dispositif. Encore moins provenant d'un membre des forces de gendarmerie dont ils étaient eux-mêmes issus et dans lesquelles ils avaient une confiance aveugle. La sidération passée, deux hommes bondirent alors sur le garde républicain assassin et s'emparèrent de lui sans que l'intéressé ne manifeste la moindre opposition. Laissant même tomber ostensiblement son sabre sur le sol afin de ne pas laisser place à la moindre interprétation quant à sa volonté de se rendre. Un léger sourire énigmatique empreint de la satisfaction du devoir accompli se dessina sur ses lèvres tandis que l'un de deux gendarmes lui passait sans ménagement les menottes autour de ses poignets.

Puis, alors que toute la scène s'était déroulée jusqu'à présent dans le silence et le calme le plus absolu, des cris d'horreur commencèrent à fuser dans l'assistance. Sophie invita d'un geste son caméraman à les filmer. A défaut de pouvoir montrer sur les petits écrans le démembrement sanglant, sauf dans les milieux dits autorisés ou en ayant payé le prix fort, espérait-elle au moins voir diffusées quelques images de ces personnes publiques en panique totale. L'occasion lors de son interview exclusive de commenter, avec un professionnalisme remarquable, qu'une cellule psychologique avait été mise en place immédiatement par les services de l'Elysée. Pour sa part, elle n'avait pas jugé utile d'en bénéficier, ayant l'esprit trop occupé pour ne pas dire obnubilé, par tout ce qu'elle devrait accomplir dans les heures ou les minutes à venir, en qualité de grand témoin. Membre d'une presse prête à sacrifier ses intérêts personnels pour faire triompher le droit à l'information. C'est du moins ce qu'elle dirait peu ou prou tout en pensant déjà au joli pactole provenant de la vente de ses copies du reportage.

C'est ainsi que débuta le grand KO. J'aurais pu écrire chaos mais il est rapidement apparu que ce point zéro du changement de paradigme allait, ainsi qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, provoquer l'effondrement, voire l'anéantissement, physique et moral

de la plupart des bénéficiaires de l'ancien système. De l'ancien monde. Ne dit-on pas que toute chose a une fin ? Et pour les plus optimistes qu'il s'agit ni plus, ni moins, qu'une page qui se tourne afin d'entamer un nouveau chapitre de la grande histoire de l'humanité. A la différence notable toutefois que ce virage brutal s'il fit perdre la tête à un Président de la République, fit surtout perdre la plupart de leurs illusions à ceux ayant imaginé que le vernis social ne pourrait jamais se fissurer ou se fracturer.

Motivations

Le futur ex-garde républicain apparut tout maigrelet sans sa tenue militaire d'apparat. Simplement vêtu d'un tee-shirt de deux tailles supérieures à sa corpulence plutôt fluette malgré une musculature manifestement bien entretenue par des exercices réguliers. Le jean dans un piteux état avec de nombreuses lacérations qui n'avaient qu'un lointain rapport avec la mode en cours n'était maintenu serré à la taille que par une simple ficelle qui lui serait retirée à l'issue de cette première audition. Aucune chaussures à sa pointure n'ayant pu être trouvées, aussi fut-il contraint de marcher pieds nus sur le carrelage froid et glissant sans toutefois émettre la moindre plainte ou récrimination sur le sort qui lui avait été réservé.

Ce furent les gendarmes chargés de l'enquête qui l'accoutrèrent de cette manière avec ce qu'ils avaient pu dégoter dans la précipitation. Ne supportant pas l'idée de devoir interroger quelqu'un avec un uniforme qui aurait pu être le leur. Pas simplement une manière de le rabaisser d'une façon quelque peu humiliante et vexatoire, juste la volonté de ne pas avoir à interroger un individu qui n'était encore, quelques heures plus tôt, qu'un collègue parmi tant d'autres.

Face à lui dans une pièce sans fenêtre de sept mètres carrés tout au plus se trouvait déjà assis celui qui allait jouer le rôle de son tourmenteur et d'inquisiteur afin de connaître toute la vérité mais surtout les motivations ayant conduit un militaire de son rang, depuis plus de six ans au sein de la prestigieuse garde républicaine, à se comporter brusquement comme un criminel hors du commun dont le nom serait à jamais gravé dans les livres d'Histoire. Il n'existait même pas de terme pour le désigner. A l'époque de la monarchie on parlait de régicide mais tuer un Président de la République, quelle en était la

terminologie. Un présidicide ? Ou alors, vu la personnalité de la victime, un pesticide ?

- Asseyez-vous ! Aboya le capitaine-enquêteur chevronné par plus de trente ans d'expérience au sein de la judiciaire. Son visage rectangulaire et buriné par une serpette diabolique augurait d'emblée d'un rapport de force à son profit exclusif. Ou du moins voulu comme tel.

Dans un réflexe conditionné par ses six années de pratique militaire l'homme s'exécuta sans un mot. Se contentant de baisser la tête au moment de s'asseoir afin de ne pas avoir à affronter d'emblée, le regard visiblement courroucé de son supérieur hiérarchique qui ne masquait rien de sa répugnance, teintée d'une forme de dépit et d'incompréhension, face à cet individu qui venait de salir l'honneur et la probité de toute une corporation vouée au respect de l'ordre républicain.

- Déclinez votre grade et votre identité !

- Je suis le Maréchal des Logis Bertrand Cadensac mon capitaine.

- Avant d'entrer ici j'ai pu prendre connaissance de vos états de service depuis votre entrée dans la Gendarmerie. D'excellentes notes, des commentaires de vos supérieurs plutôt élogieux au point où vous avez obtenu votre premier galon dans un délai record.

- Depuis mon enfance je rêvais de devenir gendarme et plus particulièrement garde républicain. Lorsque je les voyais défiler dans leurs magnifiques uniformes d'apparat lors des 14 juillet, cela me faisait littéralement vibrer. Aussi ai-je tout fait en mon pouvoir pour parvenir à cette fonction et y grandir.

- Etes-vous marié ?

- Non.

- Vivez-vous en couple avec quelqu'un du sexe opposé ?

- J'ai eu l'occasion d'être en couple durant plus de deux ans avec une femme dont j'étais passionnément amoureux mais nous sommes séparés depuis onze mois. Et, poursuivit-il après une courte période

d'hésitation, si votre question concerne le fait de savoir si je suis ou non homosexuel, ma réponse est négative. Je n'ai aucune attirance pour les hommes et je n'ai aucun grief à l'égard des personnes ayant une orientation sexuelle différente de la mienne, si vous voulez vraiment tout savoir sur ce sujet.

Le capitaine perçut immédiatement le changement d'inflexion dans la voix du gardé à vue. Celui-ci faisait montre d'une vraie personnalité en exprimant ses opinions, fussent-elles différentes de celles qu'il escomptait lui-même. Derrière l'agneau se dissimulait un loup ne put-il s'empêcher de penser. La partie allait donc être beaucoup plus serrée et plus tendue qu'il ne l'avait imaginée.

- Des amis ou des amies peut-être ?

- Quelques-uns et quelques-unes mais je dirais plutôt de bons camarades. Ce n'est pas en vivant en caserne, c'est-à-dire en vase clos que l'on peut facilement rencontrer d'autres personnes et se lier d'amitié avec elles. Ah oui, suis-je idiot, se récria-t-il, vous n'en avez sûrement rien à foutre de ma vie sociale aussi je présume que votre véritable question est de savoir si j'ai un complice. La réponse est tout simplement négative mon Capitaine. J'ai agi seul, sans la complicité ou la participation active de quiconque. Vous pourrez aisément le vérifier lors de votre enquête.

- Je vous invite à prendre un autre ton ! Tonna l'enquêteur outré d'un tel comportement.

- Qu'allez-vous faire sinon ? Me frapper ? J'ai parfaitement conscience des actes que j'ai commis et je ne peux espérer aucune clémence à mon égard de la part de juges aux ordres. Dans ces conditions, permettez-moi, humblement, d'adopter le ton et la liberté de parole de mon choix sans le vernis de votre conditionnement.

- Si telle est votre volonté je m'y plierai mais sachez toutefois que je ne saurais pas tolérer la moindre grossièreté ou le plus petit emportement.

- Le message est reçu cinq sur cinq. Sinon, petite interrogation personnelle, si je ne me comportais pas exactement comme vous le souhaitez, que dois-je redouter ?

- Il serait aussitôt mis fin à cette première audition jusqu'à ce que vous soyez revenu à la raison.

- Eh bien je vais être franc avec vous mon capitaine. Non pas que vous me paraissiez sympathique mais juste pour votre information afin que vous ne me preniez pas pour un imbécile que je ne suis pas. Je possède en effet un atout que vous n'avez pas. Je connais parfaitement les motivations qui m'ont conduit à agir tandis que vous-même aimeriez bien les apprendre. Quand je dis vous, je ne m'adresse pas simplement à votre propre personne mais aussi aux juges, aux politiques, aux journalistes, dans votre dos qui aimeraient diablement connaître les raisons pour lesquelles cet inconnu, ce moins que rien de Bertrand Cadensac, a bien pu avoir l'idée folle de trancher la tête du Président de la République.

- L'un de mes subalternes vous a bien rappelé vos droits dont celui de pouvoir garder le silence ou bénéficier de la présence d'un avocat.

- Exact mon capitaine. J'ai pris connaissance de ce que je savais déjà. Quant à la présence d'un baveux, pardon, je parle bien évidemment d'un avocat, c'est en pleine conscience que j'ai refusé qu'un membre du barreau vienne me défendre. Les faits sont clairs, non contestés. Je suis par conséquent coupable, en pleine conscience morale et responsabilité de mes actes, sans la moindre circonstance atténuante possible. Je ne peux pas faire mieux pour vous.

- Vous n'avez pourtant pas commis cet homicide volontaire sous les effets d'une subite impulsion ?

- Non.

- C'était donc prémédité ?

- D'une certaine manière en effet. J'ignorais quelle serait ma place exacte sur le perron de l'Élysée mais lorsque le Président s'est trouvé à ma portée, j'ai saisi l'opportunité qui m'était offerte. Vous noterez lorsque vous visionnerez les images que ce n'est pas moi qui me suis

approché de lui mais cet être malsain et fielleux qui est venu, en quelque sorte, à ma rencontre afin de subir le châtement qu'il méritait amplement.

- Cela n'explique pourtant pas pour quelle raison vous avez décidé, à ce moment-là, de lui trancher la tête, reprit aussitôt l'enquêteur qui ne voulait surtout pas quitter le fil de ses propos.

- Il est exact que depuis quelques semaines, j'avais formé l'idée comme indéniablement, des dizaines de milliers d'autres Français épris de liberté et de respect de notre nation, de faire disparaître de la surface terrestre cet être machiavélique, sournois et criminel. Le voir ou l'entendre me donnait la nausée. Je suis jeune du haut de mes vingt-neuf ans et je ne prétends surtout pas avoir l'expérience et la sagesse des anciens mais c'est la première et unique fois de mon existence que j'ai pu éprouver une telle antipathie, un tel niveau d'exécration, à l'égard d'un individu. Je m'excuse d'avance auprès de vous pour ce qui pourrait être interprété comme une confusion des genres mais si vous aviez pu croiser Adolf Hitler en son temps, n'auriez-vous pas souhaité l'éliminer, même au péril de votre propre vie ?

Cette question à laquelle il ne s'était pas attendu, déstabilisa un court instant le capitaine. Il ne put toutefois occulter cette période de son adolescence au cours de laquelle, en consultant tous les ouvrages possibles sur l'Histoire de la seconde guerre mondiale, il avait éprouvé une haine tellement farouche à l'égard du dictateur allemand au point qu'il l'aurait volontiers, si cela avait été possible, étranglé de ses propres mains sans le moindre scrupule avec la satisfaction d'avoir accompli une œuvre salutaire pour ses congénères humains. Il balaya toutefois rapidement cette pensée.

- Il s'agit effectivement d'une confusion des genres Maréchal des Logis. Il n'y a rien de commun entre la folie meurtrière et destructrice d'un Adolph Hitler et un Président démocratiquement élu. Mais là n'est pas le débat. Revenons-en aux faits.

- Au regret de vous contredire mon capitaine, nous sommes pourtant au cœur de cette affaire mais nous y reviendrons.

- En résumant vos propos, vous vouliez le tuer et c'est simplement l'occasion qui a fait de vous le larron ?
- C'est un peu ça. Si nos routes ne s'étaient pas croisées, il est vraisemblable voire même certain que je n'aurais jamais cherché à attenter à sa vie. Le passage à l'acte n'est rien d'autre que le fruit du hasard et de l'entrecroisement de nos destinées respectives. Si je n'avais pas été le bras armé de la Justice quelqu'un d'autre aurait fini par le réaliser à ma place. Il ne pouvait en être autrement.
- Vous rendez-vous compte que vos propos sont incohérents ?
- Je ne le crois pas et nous sommes même sans doute des milliers à penser de manière identique qu'il fallait créer les conditions d'un changement de paradigme. Et pour cela il fallait tout d'abord que la bête meure. La condition préalable et nécessaire pour que l'argent roi soit déchu de son trône au profit d'une nouvelle forme d'humanité.
- Utopie !
- Peut-être, je ne prétends pas être le détenteur de la vérité mais ce que je sais par contre, c'est que cette société organisée autour du profit et de la rentabilité à tout prix est, depuis quelques décennies, à l'agonie, au bout de ses limites. Des millions de personnes n'en peuvent plus de courber l'échine en permanence afin que quelques-uns s'engraissent de leur travail. Savez-vous par exemple, que dans notre propre nation dite civilisée, plus de dix millions de nos concitoyens vivent ou plutôt survivent en étant en dessous du seuil de pauvreté ?
- Hors de propos.
- Il m'a semblé que vous souhaitiez connaître mes motivations. Je ne fais que vous exposer une partie d'entre elles.
- Vous n'allez tout de même pas tenter de me faire croire que vous avez décapité, excusez du peu, le Président de la République, sous le prétexte qu'il privilégierait les riches.
- Vous avez parfaitement raison mon capitaine. Tous ces faits, même mis bout-à-bout, ne sont pas suffisants pour commettre l'irréparable.

Je vous le concède aisément bien que leur accumulation à sens unique ait fini par créer le lit de la colère populaire. Celle qui n'oublie pas.

- Alors je ne comprends toujours pas votre geste meurtrier, reprit adroitement l'enquêteur sur le ton de la confiance afin de pousser son interlocuteur dans ses retranchements en constatant que celui-ci était en veine de confession. Un moment souvent unique lors d'une audition dont il fallait savoir tirer profit avant qu'il ne finisse par s'évaporer et parfois disparaître à jamais. Il le savait d'expérience.

- Mon père depuis sa sortie d'école à l'adolescence travaillait chez Alstom. Vous vous souvenez forcément. L'un des plus grands conglomerats industriels français, présent dans l'énergie, le nucléaire, le ferroviaire et les transports. Un véritable joyau national que votre cher Président, alors encore Ministre de l'Economie, a bradé, c'est le terme qui convient, à l'américain Général Electrics. Lequel s'est emparé de notre technologie et de notre savoir-faire sans vergogne pour les transférer outre-Atlantique dans des conditions plus que douteuses puisque des enquêtes qui n'ont bien évidemment jamais abouties à ce jour ont été ouvertes pour corruption et détournement de fonds publics. Transaction réalisée avec la promesse de créer plusieurs centaines de nouveaux emplois en France. Engagement qui n'a bien entendu pas été respecté par l'acquéreur et mon père, quelques mois plus tard, faisait partie des wagons de licenciés. Dans une région déjà sinistrée sur un plan industriel, il lui aura fallu près de trois ans avant de retrouver tout juste un emploi précaire. Trois ans de galères ! Avec un mental, comme vous pouvez l'imaginer, au plus bas et son cortège de répercussions psychologiques et familiales. Avec parmi celles-ci, cela compte beaucoup à mes yeux, le fait que mes parents ont failli divorcer.

- J'en suis sincèrement désolé croyez le bien mais des dizaines de milliers de personnes perdent leur emploi chaque année et pourtant chacune d'entre elles n'émet pas l'idée de tuer le Président.

- Laissez-moi d'abord finir ce sujet et vous comprendrez.

- Je vous écoute.

- Lorsque le Président est venu en Alsace en avril dernier, celui-ci a voulu se prêter au jeu du bain de foule dans les rues de Sélestat. Mon père n'a pas raté l'occasion d'être présent. Il fit partie de tous ceux, nombreux, qui le huèrent copieusement. Délivrant insultes et doigts d'honneur. Il fit partie des trois personnes interpellées, gardées à vue, qui seront jugées en septembre prochain. Mon père a vécu cela comme une véritable injustice. Lui serait jugé pour quelques propos effectivement outrageants mais finalement bien véniels tandis que le Président malgré toutes les affaires judiciaires graves dont il s'est rendu coupable était totalement impuni. Vierge de toute condamnation.

- Le Président est présumé innocent tant qu'il n'a pas été déclaré coupable par un juge, dois-je vous rappeler tandis que votre père a indéniablement violé la loi.

- Mais attendez ce n'est pas encore terminé. Le plus accablant reste à venir. Le premier mai mon paternel a manifesté dans les rues de Strasbourg contre la réforme des retraites en ayant tiré les leçons de ce qui lui était arrivé quelques jours plus tôt. Il n'a proféré aucune insulte, n'a exercé aucune violence et pourtant un petit groupe de gardes mobiles ayant dissimulé leur numéro d'identification réglementaire l'a isolé du groupe où il se trouvait sagement afin de lui asséner copieusement des coups de matraque sur le visage et de violents coups de pied tandis qu'il gisait sur le sol. Résultats, trois jours d'hospitalisation, huit points de suture à l'arcade sourcilière et je vous passe la liste de ses contusions petites ou grandes. Les gardes mobiles en question n'ont visé que lui seul avant de disparaître comme par enchantement. Je suis intimement persuadé qu'ils ont agi sur ordres afin de lui donner une bonne leçon. Une vengeance en quelque sorte en réponse aux quelques insultes proférées à l'adresse du monarque. De l'intouchable.

- Vos accusations sont graves !

- Je n'accuse pas, je constate simplement qu'un homme de soixante ans toujours soucieux du respect des lois a été ciblé par les forces de

l'ordre peu de temps après avoir adressé un doigt d'honneur au Président. La concomitance des faits me semble assez flagrante.

- C'est votre point de vue mais à moins de me démontrer le contraire, vous n'apportez aucune preuve d'une éventuelle culpabilité des gardes mobiles et de leur prétendu donneur d'ordres.

- Ce n'est certes pas moi qui vais expliquer à quelqu'un de votre expérience, qu'il existe des cellules dans l'ombre dont le rôle est d'agir selon les « vœux du prince ». Ce n'est pas vraiment nouveau. C'est même un classique de tous les pouvoirs au cours de l'histoire.

- Donc, si j'ai bien compris, vous auriez assassiné le Chef de l'Etat, au motif qu'hypothétiquement, celui-ci aurait été à l'origine des blessures infligées à votre père ?

- Pas seulement mais c'est indéniablement la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

- Une autre motivation apparemment ?

Bertrand observa longuement son interlocuteur, pensif, avant que quelques larmes ne viennent rouler sur ses joues. La douleur était encore prégnante et ne saurait jamais être effacée.

- J'avais une sœur, une sœur jumelle, articula-t-il avec peine. Elle était infirmière. Au moment du Covid l'hôpital où elle travaillait lui a imposé, ainsi que tous les autres membres du personnel, de se faire vacciner. Nous en avons discuté. Je ne voulais pas qu'elle utilise ce vaccin à ARN messenger expérimental dont on ne savait finalement pas grand-chose hormis le fait que selon le ministre de la Santé celui-ci était la panacée, le remède universel, pour vaincre la pandémie. Etant dans le milieu médical elle ne croyait pas vraiment à ce discours lénifiant. Elle en avait parlé à plusieurs médecins travaillant dans le domaine de l'épidémiologie. Plusieurs d'entre eux partageaient ses doutes et ses craintes. Malgré tout, afin de conserver son emploi consistant sa seule source de revenus, elle a décidé de se faire piquer avant un rappel, puis un nouveau rappel face à l'inefficacité manifeste de cette mixture qui n'avait d'autre intérêt que l'enrichissement des laboratoires et des corrompus ayant tout mis en œuvre pour la promouvoir de manière

exclusive au point de vouloir explicitement emmerder celles et ceux qui ne se plieraient pas aux règles imposées. Sans se soucier des signaux d'alertes qui commençaient déjà à émerger dans le monde entier concernant ses effets secondaires et ses conséquences gravissimes voire létales. Dissimulant, trafiquant la réalité des chiffres afin que ceux-ci puissent coller au dogme établi.

- Il y a six mois, la veille de Noël, poursuivit-il dans un souffle, elle est morte dans mes bras après que son cœur ait littéralement explosé. Son système immunitaire naturel avait été détruit par les injections successives en ouvrant grandes les portes à des maladies contre lesquelles son corps ne pouvait plus parvenir à lutter, les traitements traditionnels non plus. Et ce véritable crime contre l'humanité, les autorités sanitaires et bien entendu le Président de la République au premier chef en avaient parfaitement connaissance. Tous savaient que ce foutu vaccin de merde avait, en plus de ne disposer d'aucune véritable vertu thérapeutique, des effets secondaires catastrophiques sur la population jeune et jusqu'alors en bonne santé. Et néanmoins ils ont continué et ils continuent encore à lancer de nouvelles campagnes de vaccination afin, sans doute, d'épuiser les stocks considérables et obsolètes, facturés à prix d'or à notre pays.

- J'estime pour l'heure en avoir assez entendu comme cela, lâcha l'enquêteur en se levant de son siège dans un geste énergique. Dans quelques minutes l'un de mes subalternes viendra vous faire signer votre Procès-Verbal d'audition. Je suis tenu à un devoir de réserve mais sachez Monsieur Cadensac, puisqu'à mes yeux vous ne faites déjà plus partie de notre grande famille, que vous n'êtes qu'un minable complotiste.

Tandis qu'il s'apprêtait à sortir il entendit Bertrand Cadensac se lever en l'interpellant de manière véhémement sans toutefois préférer la moindre menace physique à son égard. Le capitaine se retourna pour l'affronter dans ce qui ne serait qu'une joute verbale.

- Savez-vous mon capitaine qu'il y a une quinzaine de jours à peine, sans que la presse n'en ait bien entendu fait le moindre écho, une

commission officielle a révélé que l'ensemble des chiffres diffusés par le gouvernement sur les hospitalisations et les décès durant la période Covid 19 étaient inventés car tout simplement inexistant ! Savez-vous qu'il y a à peine quelques jours le Président du conseil scientifique a déclaré en direct, sur France 2, que les covidistes s'étaient trompés sur le vaccin en disant initialement qu'il protégeait contre le transmission ! Des aveux et un repentir bien tardifs alors, que toute l'argumentation du Pass sanitaire puis du Pass vaccinal était un mensonge. Confirmant que toute la communication officielle était un mensonge. Confirmant que des millions de Français ont été injectés, ou suspendus, sur la base de faux arguments, de mensonges. Votre Président et son ministre de la Santé véreux ainsi que toute leur clique ont menti durant deux ans ! Et je ne serai, selon vous, qu'un minable complotiste ? Vous devez être en réalité un piètre enquêteur dans la mesure où même en présence de multiples preuves incontestables, vous continuez à vous comporter tel un aveugle et un sourd, laissant votre cerveau au placard, en vous conformant au dogme et au narratif construits de toutes pièces. Vous ne l'admettez sans doute jamais mais vous êtes, hydrocéphale représentatif de notre société, comme tant d'autres, le complice d'un véritable génocide à l'échelle planétaire. Et maintenant, poursuivit-il dans un souffle, je vous prie de sortir d'ici et de m'envoyer l'un de vos sbires qui se trouve de l'autre côté de cette pièce derrière le miroir sans tain.